

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 25

Artikel: Lo menistre et lo māidzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que sa brave mère jugeait bon de nous faire perdre un peu de notre embonpoint. Chose curieuse, ce n'était pas lorsque son chalet regorgeait de pensionnaires qu'elle nous rationnait; mais bien quand nous n'étions plus que deux ou trois à table. « A quoi bon faire des embarras pour si peu de monde ! » se disait-elle sans doute. Notez que nul ne songeait à se plaindre et que nous nous estimions encore très heureux comme cela.

La bonne et digne femme était d'ailleurs toute aux petits soins pour nous, s'effaçant le plus possible, comme pour nous donner l'illusion que nous étions les vrais maîtres du chalet. Un soir que nous admirions le Grand-Murveran empourpré par les derniers rayons du soleil, une de mes connaissances et moi, nous fûmes frappées par des gémissements paraissant venir de dessous le sol. Nous sûmes, le lendemain, qu'un porcelet des Marlétaz avait péri et que, ne voulant pas troubler ses hôtes, la mère de-Philippe s'était enfermée à la cave pour y pleurer à l'aïse.

Lo menistre et lo māidzo.

Qu'on sai pourro, qu'on sai retso, quand lo temps arrèvè io faut mettrè lo gardabîn ein sapin, faut modâ, n'ia pas ! et se vo z'âi prâo bin et prâo mounia, que vo n'aussè fè too à nion, àobin se vo z'îtes per hazâ hiaut pliaici, tot lo mondo vindrà vo z'accompagni ào cemetire; mâ se vo z'âi lo guignon d'être pourro et à la tserdza dè la cououna, vo poidès bin comptâ n'avâi pas gros dzeins à votron einterrâ. Tsacon sè derâ : l'est moo, l'a bin fe !

Lo vilho menistre dè B*** avâi veri lo dou ào pan cauquîs dzo après lo bouan; adon, coumeint l'étai on brav'hommo, charetâblio avoué lè pourro et bin amâ pertot, lè dzeins sont venus ein muta dè ti lè veladzo dè la perrotse po l'accompagni ào cemetiro. Ma fai, po on bio einterrâ, c'etâi on bio einterrâ ! Y'avait dè mondo, qu'on arâi pu lè comptâ pè bataillons et, devant la foussa, la societâ dè chant ein a tsantâ iena, pu ion dâo synode, que l'aviont envoyi tot esprest du Lozena, a portâ lo toste à la patrie qu'etâi ma fai tant bio, que y'ein avâi bin que pliorâvant.

Ein s'ein revègneint à C***, lo māidzo et lo menistre dè stu velâdzo, qu'etiont dou bons z'amis et qu'aviont assebin étâ à l'einterrâ, fasiot route einseimbillo et dévezâvant dè cê bon vilho menistre dè B***.

— Vo z'autro menistres, desâi lo māidzo, vo z'âi bin dâo bounheu, vo n'âi pas gros cousons dè votron viveint, et on iadzo moo, vo poidès parti tranquillo avoué la consolachon d'avâi derrai votra bière totè lè pratiquès dè la perrotse po vo z'accompagni et on vo fe a tré ti dâi bio z'einterrâ, coumeint cé dè hoai, tandi que se l'étai po cauquon d'autro.....

— Binsu ! l'ai repond adon lo menistre, kâ no z'autro, on fâ tot cein qu'on pâo po sauva lo mondo dâi grappiès dè la moo, on priyé et on prêdzè po poai lè conservé et lè mainteni grantein su clia pourra terra; quand faut modâ, ti cliaio por quoii n'ein priyé et prêdzi, sont que po no z'accompagni, tandi que vo z'autro māidzo, vo fêdès tot lo contrôro, ti cliaio que vo passont pè lè pattès, don totès votr'nes pratiquès, vo lè z'espèdiy à mésoura, lè z'ons après lè z'autro ào cemetiro ! Coumeint volâi-vo avâi gros mondo à votr'nes z'einterrâ ?

La consultation.

M. Rottau (Affable-Eusèbe), commerçant retiré, vivait tranquillement à Montreuil avec les rentes qu'il avait amassées dans le commerce des poêles en faïence réfractaire. Par malheur, il ne jouissait pas d'une bonne santé; depuis six mois, il gardait le lit; il était atteint d'une affection des reins, d'une

néphrite, à ce que lui assurait son médecin, le docteur Verlin. Malgré les nombreuses et coûteuses visites de ce dernier, en dépit des médicaments non moins coûteux qu'il lui fallait absorber par ordre de la Faculté, son état empirait chaque jour, et Mme Rottau, sa femme, ne savait plus à quel saint se vouer.

Rottau dépérissait; des douleurs abdominales intolérables le tenaillaient; il ne dormait plus, avait perdu l'appétit; le docteur continuait ses visites, lui conseillait de prendre patience et lui ordonnait une foule de drogues qui lui donnaient des nausées. Un matin, son état s'aggravait, les douleurs augmentaient, une fièvre violente se déclarait, accompagnée d'accès de délire; Rottau, effrayé, déclara à sa femme qu'il ne passerait pas la journée, qu'il sentait bien qu'il était perdu.

Mme Rottau envoya aussitôt la bonne chercher le docteur Verlin.

La bonne revint seule, le docteur était absent.

— Je vais mourir ! cria Rottau qui se tordait dans son lit.

— Mon Dieu ! que faire ? s'écria Mme Rottau; courrez chercher un autre médecin, dit-elle à la bonne, n'importe lequel; mon mari ne peut pas mourir sans médecin, cela ne se fait pas : on dirait que je l'ai mal soigné.

La bonne partit en toute hâte; elle revint un instant après, accompagnée du docteur Lierny, frère et rival du docteur Verlin.

— Ah ! monsieur, s'écria Mme Rottau, il est temps que vous arriviez, mon mari se meurt.

Le docteur, un grand brun, avait un air lugubre.

Il s'approcha gravement du malade, lui tâta le pouls sans rien dire.

— Il y a longtemps que vous êtes malade ? demanda-t-il.

— Il y a plus de six mois.

— Quel est le médecin qui vous soigne ?

— Le docteur Verlin.

Le disciple d'Esculape fit une grimace.

— Oui, reprit le rentier, voilà plus de six mois que je suis alité, et cela ne va pas mieux, au contraire.

— Cela ne m'étonne pas, dit le docteur Lierny.

— Comment cela ?

— Parce que vous êtes entre les mains d'un empirique.

— Le docteur Verlin n'est pas diplômé ? s'écria Mme Rottau.

— Si, mais il y a des empiriques brevetés.

— Est-ce possible ! exclama Mme Rottau.

— Que ressentez-vous ? reprit le docteur.

— Je souffre partout, dit le malade; j'ai la tête en feu, la gorge sèche; ce matin, mon état s'est aggravé; j'ai des coliques, le délire, le flanc douloureux.

— Voyons, dit le docteur.

Il découvrit le rentier, le palpa en tous sens.

— Aïe ! aïe ! doucement, gémissait le patient.

— Tirez la langue, dit le docteur.

Rottau obéit.

— N'éprouvez-vous pas des douleurs dans les membres ? demanda le docteur.

— Si, si, partout.

— Je m'en doutais; ces douleurs ressemblent à des coups d'épingles ?

— Oui, c'est bien cela.

— N'avez-vous pas remarqué que parfois vos membres étaient enflés ?

— Non, jamais.

— Vous n'avez pas fait attention.

— C'est bien possible.

— Et quel est le diagnostic qu'a porté mon frère ?

— Le... quoi ?

— De quel nom a-t-il baptisé votre affection ?

— Une inflammation des reins, une néphrite, je crois.

— Une néphrite ! s'écria le docteur; quel ignare !

Vous n'avez rien dans les reins; vous avez des rhumatismes, pas autre chose, et il y a six mois que le docteur Verlin vous soigne pour une néphrite !

— C'est notre médecin, dit Mme Rottau.

— Quel traitement avez-vous suivi ? demanda le docteur.

— Voici une poudre blanche, dit Rottau.

Le docteur l'examina.

— De l'azotate de potasse, des diurétiques, dit-il en haussant les épaules; ce n'est pas étonnant que votre état ne se soit pas amélioré.

— Et Eusèbe qui prenait des diurétiques ! lar-moya Mme Rottau.

— Ce n'est pas tout, après ? demanda le docteur.

— J'ai pris des purgatifs, dit le malade, de l'huile de riein.

— Des purgatifs ; il voulait donc vous tuer !

— Le tuer ! s'écria Mme Rottau.

— Des purgatifs pour des rhumatismes, reprit le docteur, mais c'est idiot !

Un coup de sonnette retentit.

— C'est le docteur Verlin, dit Mme Rottau.

Le docteur Verlin entra; en apercevant son frère, il recula comme s'il venait de marcher sur une vipère.

— Madame, dit-il, j'ai appris que vous m'aviez fait demander, je suis venu aussitôt.

— On ne vous a pas trouvé, docteur, dit Mme Rottau; j'ai eu recours à l'obligeance de monsieur; puisque vous voilà, veuillez examiner mon mari ensemble : deux avis valent mieux qu'un.

Les deux médecins acquiescèrent d'un signe de tête.

Mme Rottau se retira.

Les deux docteurs se lançaient des regards féroces, tels deux tigres qui vont se disputer un agneau.

— Messieurs, articula d'une voix faible le rentier qui n'était pas rassuré, je vous serai très reconnaissant de vouloir bien me donner une consultation.

— Il y a six mois, dit séchement le docteur Verlin, que je traite mon client; il est atteint d'une néphrite chronique qui vient de passer à l'état aigu.

— Il n'y a qu'un quart d'heure que je connais le sujet, dit le docteur Lierny, et je pense qu'il est en proie à une poussée rhumatismale.

— Ce qui veut dire que j'ai commis une erreur de diagnostic ? riposta le docteur Verlin.

— J'ai examiné le malade, je donne mon avis.

— Moi, je l'ai étudié ; je suis sûr de mon fait.

— Interrogeons les symptômes, reprit le docteur Verlin.

— Interrogeons-les si vous voulez ; quant à moi, c'est inutile.

Le docteur Lierny découvrit de nouveau le rentier.

— Le sujet souffre partout.

— Oui, oui, gémit Rottau.

— Douleurs généralisées.

— Pas du tout, interrompit le docteur Verlin; la douleur est localisée aux lombes. Vous souffrez dans la région lombaire, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas où c'est, dit Rottau.

— Vous souffrez des reins ?

— De partout; les coliques me reprennent, je ne peux plus y tenir.

— Coliques néphrétiques.

— Ce sont des rhumatismes !

Le docteur Lierny prit brusquement le malade par un bras et le retourna; il lui tapa sur les reins.

— Des douleurs néphrétiques cela, allons donc !

— Aïe ! aïe ! au secours ! cria Rottau.

Le docteur Verlin prit le malade par la tête et le remit violemment sur le dos.

Il lui frappa le ventre.

— Peau tendue, abdomen douloureux, néphrite. Rottau se mit à crier de plus belle.

— Assez ! assez ! Accordez-vous, je vous en prie, supplia-t-il.

— Tirez la langue, ordonna le docteur Lierny.

— Ne la tirez pas, commanda le docteur Verlin. Rottau qui avait commencé à tirer la langue, la rentra vivement.

— Cet examen suffit, dit le docteur Verlin; vous n'avez pas la prétention de connaître mes malades mieux que moi.

— Passons au traitement, dit le docteur Lierny; vous avez ordonné des purgatifs : pourquoi pas des saignées et de l'eau chaude, comme au temps de Broussais !

— Mon traitement a été rationnel.

— Il n'avait pas le sens commun ; vous retardez de cent ans !

— Vous ne retardez pas quand il s'agit de vous faufler chez les clients de vos confrères.

— Vous en êtes encore à la rhubarbe et au séné.

— Messieurs, de grâce, murmura Rottau qui ne pouvait s'empêcher de rire.

— Souvenez-vous, reprit le docteur Verlin, du juge de paix que vous avez envoyé au cimetière.

— Et vous du notaire que vous avez empoisonné.

— Ne me faites pas rire comme cela, dit Rottau,